

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 45

Artikel: Blaireau, chat et chevreuil
Autor: P.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198414>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

culé des bords de la Seine, les réflexions suivantes :

« Le mois de juin a été placé à la suite du moi de mai dans le seul but d'en faire le sixième de l'année ; autrement l'année n'aurait pas eu de sixième mois, ce qui aurait été très gênant pour les gens venus au monde pendant ce temps. Les jours, par une fâcheuse habitude qu'ils ont prise depuis janvier, continuent à augmenter le matin et à augmenter le soir ; cependant ils n'ont pas une heure de plus pour cela. »

Juillet : « Les jours augmentent d'une façon déplorable, mais continuent à n'avoir que vingt-quatre heures, ce qui est un tort ; les nuits étant très courtes, il devient presque impossible de dormir. »

Septembre : « Les jours commencent à diminuer, et ce n'est pas trop tôt, car on en a plein le dos de ces magnifiques journées qui n'en finissent plus et qui prolongent démesurément nos occupations. »

Conseils pratiques pour octobre :

« En octobre on rentre les topinambours, les betteraves et tous les légumes qu'on a laissés librement brouter dans les champs pendant la belle saison. Le moment est également propice pour tirer les dernières carottes, ce mois étant de ceux où l'on a le plus besoin d'argent, à cause des vêtements d'hiver, du terme et du départ de la classe. »

Pour passer le temps en novembre : « Les champs sont déserts, il n'y a plus de plantes ni de fruits ; on ne sait que faire et l'on s'embête à mourir. Le mieux, quand on ne veut pas mourir, est de s'adonner à des occupations agréables. »

Précautions à prendre en décembre : « On fera bien, dans les premiers jours du mois, de tuer quelques renards, martres, zibelins, chèvres du Thibet et même des ours blancs si on en a dans sa basse-cour, afin de doubler les vêtements avec leur fourrure et de préparer les expéditions au Pôle-Nord. »

Ces facéties ne sont point choses nouvelles dans les almanachs ; Rabelais aimait déjà à en épicer ses fameuses *Prognostications*. Pour quoi le *Messageur boileux de Berne et Vevey* (le véritable) n'en sert-il pas à ses lecteurs ? C'est qu'il sait qu'ils ne les goûteraient guère. Pour eux, le *Messageur boileux* — le vrai, celui qui s'imprime à Vevey, chez les frères Klausfelder — est un ouvrage sérieux et qui doit demeurer tel. Il contient bien, si l'on veut, quelques contes pour rire, des boutades, parce qu'on ne peut demeurer perpétuellement grave ; mais son fond est celui de notre tempérament, qui passe pour peu folâtre et pour ennemi des excentricités.

Le *Messageur boileux* ne serait plus le vrai, l'unique *Messageur boileux de Berne et Vevey*, s'il se mettait à parodier les travaux des champs ou à donner des recettes bouffonnes. Ce qu'on y veut trouver, avec le récit des événements saillants de l'année écoulée, c'est la date des foires, de sages avis et conseils, l'indication du temps pour tous les jours de l'année, les lunaisons et ces sentences si curieusement dissimulées entre les signes cabalistiques rouges et noirs du calendrier, que c'est tout un labeur que de les lire. Mais comme on les retient une fois qu'on les a déchiffrées !

Antoine Souci, l'auteur deux fois centenaire du *Messageur boileux* (de l'authentique), ne va pas chercher ses maximes dans les ouvrages de philosophie transcendante. Il veut être compris de tous. Oyez plutôt :

« Ce qui importe dans la vie d'un homme, c'est qu'il sache bien au juste ce qu'il veut, afin de ne rien entreprendre qui ne soit proportionné à sa nature. »

« Où il faut du nerf, les nerfs ne suffisent pas. »

« Nos amis auraient souvent mieux aimé un sourire de nous pendant leur vie que toutes nos larmes après leur mort. »

« Un cœur joyeux vaut une médecine, mais l'esprit abattu dessèche les os. »

« Beaucoup de petites choses qui ne sont rien quand on en rit, deviennent des afflictions si on les prend trop au sérieux. »

« Les joyeux guérissent toujours. »

Comparez l'esprit de ces sentences à celui de l'almanach parisien.

Ce dernier, c'est la mousse du champagne.

L'esprit du *Messageur boileux*, du véritable *Messageur boileux* de MM. Klausfelder frères, à Vevey, c'est le vin de nos coteaux, qui convient mieux à notre estomac. XX

Pourion et lo dzudzo.

Pourion étai on gaillâ que ne vaillâ pas la fleu dâi perès burâ ; c'étai ion dè cliâo coo qu'amont bin l'ovrazzo fê et lo vin pas bu et, quand bin l'étai on pourro diabblio qu'arâi pu gagni oquî, ne battâi quasu jamé lo coup ; dâi iadzo, quand l'avâi bouna bianna, fasâi onco cauquies dzornâ decé delé, mâ, quand l'avâi teri la mounia, l'allâvè tot lo drai la rupâ pè lo cabaret. Viquessai ein roucaneint à draite et à gautse, cutsivè dein lè z'étrablio àobin su la têtse et lè dzeins ein ariont zu mè dè pedi se lo lulu n'avâi pas tant zu lè dâi à crotsets, kâ ne l'âi fasâi rein qu'eimpougni, assebin, l'avâi dza étâ à l'hostiau on part dè iadzo po cauquies mancartouches que l'avâi fê.

Quand l'avâi bu on part dè demi litres, Pourion avâi onco 'na niassa dâo tonaire et fasâi crêvâ dè rire tot lo cabaret avoué lè bambioulès que débilitâvè.

On dzo que lo dzudzo dè pé passâvè pè la tserrière, lè laissè corré perquie bas son portamounia ein trêseint son motchâo dè fatta, mâ, ne s'ein est pas apêçu tot lo drai et n'est qu'ein volliet baire demi litre à la pinta que l'a vu que se n'arizeint étai via. L'eût bo coudhi retornâ ein derrâi po vouâiti pè la tserrière, mâ, motha ! lo portamounia avâi dza étâ accrotsi, et l'étai Pourion que l'avâi trovâ. Ein lo ramasseint et dévant dè lo fourrâ dein sa fatta, stuce avâi bin guegni dè ti lè côtes po voire se nion ne l'avâi vu eimpougni cliâ renaille, kâ lo portamounia étai cossu et âo premi coup s'étai de : « Boun'affèrè, y'arè dè quie bin mè goberdzi tandi on part dè dzo et fèrè pè dessus lo martsi cauquies bounès rioulès ; mâ, 'na demi haora après, quand l'eût oû tabornâ pè lo velado po lo portamounia que faillâi rapportâ âo dzudzo dè pé, la concheince l'âi à tot parai rebouilli et sè de : « Dianstre, ne faut pas allâ badenâ avoué lo dzudzo, m'ein vé allâ lo l'âi reindre tot lo drai et l'est bin lo diabblio se ne mè baillè pas oquî ». »

Noutron gaillâ ne fe don ni ion ni dou et l'âi va.

— Ah ! l'est t'ê qu'as trovâ mon portamounia, l'âi fe lo dzudzo que cognessâi l'ozé, et bin, t'ê onco on bin diabblio et on crâno zigue dè lo m'avâi rapportâ, t'ê remacho millè iadzo, assebin, coumeint t'ê on tot bon po ein contâ pè la pinta, vu t'ein derè iena, mâ 'na tota novalla avoué quiet te vas poi fèrè todrè lè côutès à ti cliâo que saront pè lo cabaret. Et cein sarâ po la recompeinsa que t'ê dâive por m'avâi rapportâ mon borson.

— Et la quenna, monsu le dzudzo ? dese adon Pourion.

— Et bin, porrà-tou mè derè quinna differença l'âi a eintre on malheu et on merâclio ?

— Ma fai na ! dese l'autre ein sè gratteint derrâi n'orolhiè.

— Et bin, on malheu, c'est que y'aussè perdu mon portamounia !

— Et on merâclio ? fe Pourion, que vèyâi que lo dzudzo renasquâvè dè lo l'âi derè.

— On merâclio, dese adon lo dzudzo, l'est que t'ê, Pourion, te mè l'aussè rapportâ !

Et lo dzudzo l'âi à tot parai bailli veingt centimes po bairè dou petits verro dè goutte.

Une cure de Bourquin.

Un de nos anciens abonnés nous écrit de R''' :

« Il y a quelques années, un jeune homme, marié depuis peu de temps, tomba gravement malade. Après avoir consulté plusieurs docteurs et pris inutilement nombre de poudres, de pilules et de potions, il s'en fut consulter un charlatan qui ne lui donna que quelques temps à vivre. Sur le conseil de plusieurs personnes, sa jeune épouse s'en alla, tout éplorée, à Lausanne, consulter le célèbre herboriste. »

» Elle rentra à la maison, le cœur rempli d'espoir, annonçant à son époux une guérison certaine, après avoir pris quatre paquets de tisane. »

» Deux paquets suffirent pour rétablir complètement le malade. Trois ou quatre semaines après, il se portait à merveille. »

» Nos deux époux ne pouvaient assez remercier la Providence pour les bienfaits de Bourquin. Mais, hélas ! ce bonheur ne fut pas de longue durée, grâce au bon vin de Lavaux. Notre jeune mari, qui ne l'aimait que trop et qui en était privé depuis assez longtemps, ratrapa largement le temps perdu. Et comme il avait « le vin mauvais », il faisait parfois, à la maison, des scènes dont sa femme avait à souffrir. Aussi, disait-elle souvent à ses voisines : « Si j'avais pu prévoir cela, je ne serais jamais allée consulter Bourquin, il l'a trop bien guéri. »

Blaireau, chat et chevreuil.

Le jour avant l'ouverture de la chasse au chevreuil, Achille Durapiat, ancien négociant enrichi dans les faïences, nettoya son fusil, décrota ses guêtres et fit recoudre un bouton à sa veste de chasse. Puis, il s'en alla faire une partie de dominos avec son ami Eusèbe et s'arranger avec lui pour la chasse du lendemain.

Achille Durapiat était plein d'espoir. Son chevreuil l'attendait à la lisière d'un bois, du côté de Savigny. Il l'avait vu à deux reprises au même endroit peu de temps auparavant. Pas moyen de le manquer. Il songea :

— Pourvu que cet intrigant de Flipotte ne me le vole pas !

Flipotte est un coureur de bois passionné, maraudeur à l'occasion, chasseur du 1^{er} septembre au 31 décembre et braconnier le reste de l'année, sans moyen d'existence connu. Durapiat l'ayant rencontré rôdant autour de son « coin », ne pouvait le souffrir.

Ce soir-là, il quitta de bonne heure l'ami Eusèbe. Son chien l'attendait dans le vestibule, bâillant et attrapant des mouches. Un bon chien, je vous en réponds, dressé comme pas un, et du flair ! « Ici, Finaud, viens te coucher. » Le chien flaira dans tous les sens la natte qui lui servait de lit, s'accroupit en cercle, le museau allongé sur les pattes, et s'endormit avec la sérénité que donnent une bonne conscience et un estomac peu chargé... Pauvre bête, va ! Elle ne se doute de rien.

Peu semblable en cela aux grands généraux la veille d'une bataille, Achille eut de la peine à s'endormir. Pensez donc, quelle journée en perspective ! Le sommeil vint cependant et lui apporta de beaux rêves :

Dans un décor d'apothéose, il se vit avec son ami Eusèbe, revenant sur un char, derrière lequel pendaient, nobles victimes, trois chevreuils de superbe encolure.

Une foule émue et pénétrée d'admiration se pressait pour les voir. Achille, modeste et bienveillant jusque dans la gloire, saluait à droite et à gauche et désignait à Flipotte qui les regardait passer, jaune d'envie, le « coin » où ils les avaient tués. Il

devait en rester encore (en rêve, il est bien permis d'être généreux, n'est-ce pas ?). Arrivé devant chez lui, Durapiat se disposait à donner cinquante centimes de bonne-main au cocher... lorsqu'une poignée de sable lancée dans les vitres vint l'arrêter à temps.

Il se réveilla en sursaut, se frotta les yeux, se souvint et ouvrit la fenêtre. Eusèbe l'attendait, tout équipé, le fusil en sautoir.

— Attends une minute. Je descends.

Un instant après, nos Tartarins cheminaient côte à côte sur la route de Savigny. Devant eux, Finaud et Finette, chienne appartenant à Eusèbe (une connaissance à Finaud), gambadaient, le nez au vent. Tous quatre pleins d'espoir et vaguement réjouis par la belle journée d'automne qui s'annonçait.

Un peu au-dessus des Trois-Chasseurs, ils prirent un chemin de traverse qui s'enfonçait sous bois. Durapiat, fier de son savoir, qui sentait de loin son « Manuel de chasse », initiait l'ami Eusèbe aux mystères de la chasse au chevreuil.

Tout à coup, les aboiements furieux des deux chiens éclatèrent à droite du sentier. Durapiat s'arrêta net et se glissa prudemment sous les arbres, suivi par Eusèbe, le fusil en arrêt. Finaud et Finette, au comble de l'excitation, défilaient fiévreusement les méandres d'une piste enchevêtrée.

— C'est sérieux, dit Durapiat. Parbleu ! je sais ce que c'est, cria-t-il. Je connais là tout près un terrier de blaireau. Tu sais, je t'en ai parlé l'autre jour. Il y a deux ouvertures, une ici, l'autre près de toi. Au même instant, comme pour confirmer son dire, Finaud se précipite dans l'une des entrées, tandis que Durapiat, par un trait de génie, empoigne Finette au collet et la pousse vers l'autre. Le blaireau est cerné.

— Nous le tenons, le gaillard ! hurle Achille au comble de la jubilation. Fameux chien, mon Finaud ! J'ai vu tout de suite à son air qu'il s'agissait d'un gibier rare !

— Et notre chevreuil ?

— Il attendra. Pourvu que ce vaurien de Flipotte...

Dans le terrier, c'est un vacarme épouvantable. Durapiat qui, en matière de chasse, connaît ses classiques, jette son fusil, court à une ferme que l'on aperçoit du ravin, en rapporte une bêche et se met à creuser au-dessus des combattants. Le sol est dur, plein de racines qu'il faut couper. Enfin ! il arrive au terrier... Rien de fait ! Les belligérants se sont déplacés et l'on aperçoit juste au fond du trou, la queue de Finaud qui s'agitte fébrilement. Il faut recommencer. Durapiat, de plus en plus échauffé, creuse un peu plus loin. Peine perdue. Le combat se déplace encore. Au comble de l'énervement, Durapiat recommence un troisième trou.

— Eusèbe, tiens-toi là et prends garde ! Tire le blaireau au moment où tu l'apercevras au fond du trou et, surtout, ne le manque pas !

Suant et soufflant, il rejette la terre à grands gestes violents. Attention ! Encore quelques coups de pelle et la bête sera à découvert ; on l'entend là, tout près. Durapiat est ému. Il songe à la glorieuse rentrée qu'ils vont faire avec leur blaireau, au chevreuil qui les attend. Il éponge son front du revers de sa manche et, d'un coup sec, découvre le terrier. La bête sort d'un bond, bousculant Eusèbe qui n'a pas le temps de tirer.

— Tonnerre ! Un chat !

Eusèbe, qui s'est ressaisi, épaule son fusil et : Pan !... Manqué ! Le chat fait un petit saut de côté et, la queue en bataille, disparaît au fond du ravin, poursuivi par les chiens en délire.

Finaud et Finette, qui chassent pour leur compte, ne se sont pas pressés de rejoindre leurs maîtres. Ils reviennent, mais trop tard pour que l'on puisse songer au chevreuil. Tristement, nos deux chasseurs reprennent la route de Lausanne.

— C'est égal, dit Eusèbe, elle est forte celle-là. Partir à la chasse au chevreuil, s'attarder à la poursuite d'un blaireau, qui se trouve être un vulgaire chat...

— Que tu as réussi à manquer, ajoute aigrement Durapiat. Enfin, demain, nous aurons plus de chance. Pourvu que ce surnois de Flipotte...

— Bonjour, messieurs. Vous avez fait bonne chasse ?

Ils se retournent, C'est Flipotte, qu'ils ont dépassé sans le voir, cet intrigant, ce vaurien, ce surnois de Flipotte. Etendu sous les arbres, au bord de la route, il bourre tranquillement sa pipe. A côté de

lui (Durapiat voile sa face !), un superbe chevreuil, les pattes liées, le côté saignant. Flipotte explique :

— Je l'ai tué, vous savez, là-bas, près de Savigny, où je vous ai rencontré une fois. Un beau coup de fusil ! Je l'ai porté jusqu'ici, mais c'est trop lourd. J'attends qu'il passe un char.

Durapiat étouffe, Eusèbe se tait. Finaud s'approche du chevreuil et le flaire.

— Vous avez là un bien joli chien, monsieur Durapiat. Il a du flair.

— Oui, oui, certainement. Ici, Finaud ! Bonjour, Flipotte.

— Au revoir, messieurs.

La mort dans l'âme, nos deux amis rentrent en ville. Durapiat est malade. De temps à autre, Eusèbe essaye d'engager la conversation, mais c'est plutôt pénible.

Brigand de Flipotte !

P.

La poste chinoise.

Autrefois, en Chine, on employait exclusivement des courriers à pied pour porter les dépêches officielles. Cet usage persiste encore dans la vaste province du Hou-Nan, qui refuse systématiquement toute innovation européenne.

Ces courriers sont d'une espèce particulière :

Avant d'entrer en fonctions, ils sont soumis à un entraînement des plus sérieux. Ils s'exercent pendant longtemps à fournir de longues courses, les jambes entourées de poches pleines de sable dont ils augmentent chaque jour la quantité. Ils acquièrent ainsi une endurance extrême et arrivent aisément à marcher sans repos pendant plusieurs jours, lorsque leurs jambes sont délivrées de leurs poches.

Les reins fortement serrés par une triple ceinture de coton, la tête couverte d'un chapeau pointu en rotin, des sandales de cuir tressé aux pieds, et portant en bandoulière un énorme étui laqué contenant des dépêches importantes, ces courriers, les yeux toujours fixés à terre et les bras ballants, marchent sans dire un mot, d'un pas lent et toujours uniforme. Quoiqu'ils semblent ne pas se presser, leur marche est plus rapide que le trot d'un cheval.

Entre les mains du ministre de la guerre chinois, se trouve un véritable service postal, qui comprend la poste proprement dite ou transport des dépêches officielles particulières, et les « messageries » ou transport des fonctionnaires et personnes autorisées. Le nombre des bureaux est environ de deux mille quarante. Tous les frais sont couverts par les autorités provinciales. Pour les dix-huit provinces et la Mandchourie, ils s'élèvent à 15 millions de francs. A côté du service d'Etat, existent des établissements privés, des postes et des messageries dont se servent les particuliers.

Pour communiquer entre eux, les Chinois se servent encore de tourelles où l'on allume du feu. Ce genre de télégraphie date de trois mille ans. Partout alors, ils établissaient sur les hauteurs qui bordaient les routes nationales, des sortes de tourelles en maçonnerie, hautes de deux mètres et demi et formant une petite cheminée. C'était une sorte de fourneau dans lequel on allumait du feu en cas d'invasion ; le jour, le signal était donné par la fumée ; la nuit, par la flamme.

A l'époque de la féodalité chinoise, cinq cents ans avant J.-C., ce système servait pour convoquer les vassaux à venir se mettre aux ordres de l'empereur.

La légende raconte qu'un monarque, dont l'empire était en décadence, avait une favorite d'un caractère si mélancolique qu'il n'avait jamais pu la faire rire. Il pensa qu'il y parviendrait en appelant tous ses vassaux à son aide au moyen du télégraphe. Ils se rendirent avec empressement aux ordres de leur souverain. Et la favorite, voyant tout ce monde, venu de si loin et tout l'empire en émoi pour le motif unique qu'elle ne voulait point rire, se prit à rire aux éclats. L'empereur fut satisfait, mais les vassaux ne le furent point ; ils s'en retournèrent furieux dans leurs bonnes villes.

A quelque temps de là, le trône menacé par l'ennemi, l'empereur fit illuminer toutes les tourelles. Personne ne vint à son secours. Persuadés qu'ils allaient être victimes d'une nouvelle fantaisie de l'empereur et de sa favorite, les vassaux ne voulurent « rien savoir ». Le trône fut renversé.

(Le Voleur.)

L'Œuvre des Colonies de vacances est l'une des plus intéressantes parmi nos institutions philanthropiques. La vente qui aura lieu en sa faveur, mardi et mercredi 13 et 14 novembre, sera, dit-on, l'une des plus brillantes que nous ayons eues. Enfin, la soirée théâtrale du 13 courant promet beaucoup. Nous remarquons au programme de celle-ci, une comédie, *Gringoire*, de Th. de Banville, et une opérette, *L'amour médecin*, de Molière, musique de Poise. En faut-il davantage pour céder à un bon mouvement ? C'est dit, chers lecteurs, tous au théâtre ; il y va de l'avenir de nos colonies.

THÉÂTRE. — Dès son début, notre troupe dramatique n'a joué que devant de belles salles. On constate donc, avec grand plaisir, que notre public a repris le chemin du théâtre, un peu trop oublié ces dernières années. Nous en sommes heureux pour notre directeur et ses excellents artistes, qui méritent toute notre sympathie. Mardi, la salle était absolument comble et ce n'a été qu'une succession de bons rires et d'applaudissements. Jeudi, nouveau succès pour les *Cabotins*, de Pailleron. — Demain, dimanche, à 8 heures, **La servante du Val-Suzon**, drame en 5 actes, suivi de **Monsieur le Directeur**, comédie-vaudeville en 3 actes.

Taches. — Les taches provenant de mélanges gras, tels que sauces, bouillons, etc., présentent l'inconvénient qu'elles sont ordinairement colorées ; la benzine n'enlève pas la couleur, mais seulement les corps gras. Dans ces cas, on se sert du mélange suivant, qui réussit très bien : Essence de térébenthine, éther, ammoniac et alcool en parties égales.

La résine, la cire et la stéarine se dissolvent dans de l'éther rectifié ; ces taches peuvent aussi être enlevées en passant dessus avec un fer chaud.

Pour les taches de graisse sur du bois, on se sert de la terre saumière qu'on laisse un ou deux jours dessus ; si c'est nécessaire, on répète cette opération plusieurs fois de suite.

Boutades.

On ne connaît guère, chez nous, la littérature russe et c'est très grand dommage, car elle renferme des morceaux qui sont parfois exquis.

Voici, par exemple, une jolie petite parabole, traduite d'Oupkine, et que n'aurait pas désavouée notre grand fabuliste La Fontaine :

Un avare était tombé par accident dans un puits. Passe un moujik compatissant, qui se penche sur le puits et crie à l'avare :

— Donne-moi ta main, je vais te tirer de là...

A ce mot de « donner », l'avare ne veut pas comprendre, et ne bouge pas, au risque de périr là.

— Alors, prends ma main, modifia le moujik.

L'avare s'en saisit avec empressement, et le bon moujik le retira du puits.

Un avare peut prendre, mais il ne donne jamais. C'est une morale qui est vraie sous toutes les latitudes.

Réponse équivoque. — Un soupirant : « Oh ! avec quelle joie je mourrais à vos pieds ! »

Elle : « Je vous en prie, tout le plaisir serait pour moi ! »

La rédaction : L. MONNET et V. FAVRAT.

Le docteur HERMANN, d'Athènes (Grèce), écrit : « Les Pilules hématogènes du docteur Vindevoel m'ont toujours pleinement satisfait. Ce reconstituant est le plus efficace de tous ceux qui m'ont été soumis pour combattre avec certitude les divers cas d'anémie, de faiblesse et d'épuisement. »

125 pilules à fr. 4.50. — Dépôt dans toute pharmacie.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

AGENDAS DE BUREAUX
et Calendriers pour 1901.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard